



www.ec-aiss.it

Testata registrata presso il
Tribunale di Palermo
n. 2 del 17 gennaio 2005
ISSN 1970-7452 (on-line)

© EIC · tutti i diritti riservati
gli articoli possono essere riprodotti a
condizione che venga evidenziato che
sono tratti da www.ec-aiss.it

L'utopie semi-symbolique **Etude de cas: le “gazouillis politique”¹**

Denis Bertrand

Les évolutions récentes de la communication politique, spectaculairement mises en œuvre dans la campagne électorale de Barack Obama, ont consacré ce qu'on a appelé le “Netmilitantisme”. ... Cette nouvelle pratique si brillamment couronnée de succès ici a été inaugurée du côté français, mais sans succès, par Ségolène Royal lors de sa campagne électorale pour la présidentielle en 2007 autour de ce qu'elle appelait la “démocratie participative”: chaque citoyen devenait “expert” de sa propre pratique, “expert légitime de ce qu'il vit”, et pouvait, grâce au Net, intervenir à tout moment pour faire valoir cette “expertise”. Supposait-on. Ou faisait-on croire qu'on le supposait. Quoi qu'il en soit, les effets concrets de cet usage des nouvelles technologies de la communication pour l'expression de masse relèveraient selon moi, au moins indirectement, d'une exploitation particulière des propriétés semi-symboliques des langages. Telle est l'hypothèse que je voudrais développer ici, en partant d'un phénomène en apparence ténu, le “Twitter” ou “gazouillis” en français, “nouvelle arme des politiques” pouvait-on lire en couverture du journal *Libération* en août dernier². Phénomène ténu, mais qui peut-être en dit long...

Cette hypothèse en effet me conduira à interroger le concept même de semi-symbolisme, si particulier à la sémiotique, si fascinant à nos propres yeux et pourtant si difficilement exportable en dehors de notre spécialité. Il me faut donc commencer par quelques considérations et questions d'ordre général.

En préparant cette communication, je ne me suis aperçu que sur le tard que j'avais été invité à parler en premier. Je remercie nos amis de Sienne, organisateurs de cette seconde rencontre sur le semi-symbolisme, pour cet honneur qui est aussi une charge. Il me revient en effet de tracer quelques lignes qui à mes yeux peuvent former des axes directeurs pour notre rencontre. Plus exactement, il m'a fallu du temps pour apercevoir et incorporer le caractère semi-symbolique de cette situation où la position inaugurale d'une parole, sur le plan de l'expression, se doit d'être corrélée, sur le plan du contenu, à des propositions elles aussi inaugurales, ou du moins qui tentent de se donner pour telles. La réussite de

¹ Relazione introduttiva al Convegno *Ai margini del figurativo*, Siena, 11-12 novembre 2008.

² *Libération*, 4 août 2008.



l'exercice tiendrait, en somme, à la manifestation corrélée du trait aspectuel d'inauguralité sur les deux plans.

Alors que j'étais parti d'un problème concret, très particulier, le rôle du Twitter dans la communication politique contemporaine; alors que ce problème m'intéressait par l'écart considérable qu'il y avait entre ses propriétés et celles qu'on attribue généralement au semi-symbolisme; et alors que je ne percevais intuitivement entre les deux domaines qu'une très confuse relation qu'il me semblait stimulant de découvrir et d'expliciter, voilà qu'il me faut d'abord interroger dans ses dimensions les plus larges l'actualité du semi-symbolisme en sémiotique, interroger la pertinence de ce concept et poser à son sujet quelques questions générales dont nous pouvons attendre, au terme de ces deux journées, que quelques réponses leur seront apportées. Il va de soi qu'à ces questions, telles que je suggère de les poser maintenant, seront peut-être substituées en cours de colloque, de tout autres questions et de tout autres réponses. Mais il nous faudra néanmoins tenter de mesurer le chemin parcouru, d'ici à demain soir, entre l'état initial de la question semi-symbolique – telle qu'elle a été formulée par Greimas et développée, notamment par Floch, il y a une vingtaine d'années –, l'état intermédiaire illustré par les fécondes recherches d'Omar Calabrese et représenté par les travaux du colloque de 2007 à Paris 8, et l'état, non pas final mais actuel, qui sera représenté par les travaux de Sienna aujourd'hui.

J'en viens donc aux questions. Elles concernent le nom, la définition, l'opérativité, l'applicabilité et, peut-être plus profondément, le statut du phénomène identifié sous le nom de semi-symbolisme, entre perception et interprétation, entre source et cible, entre genèse et visée téléologique.

Le nom, tout d'abord. Il pose manifestement problème. Non seulement il fait énigme pour tous ceux qui comprennent ou croient comprendre le sens du mot "symbolisme", mais il est nécessairement interprété par ce qui le différencie et l'oppose à lui. Dès lors, "semi" impose une réduction, une altération du symbolisme et précisément une réduction de moitié. C'est à dire tout à la fois, une orientation négative et une mesure quantifiée, qui produit comme toute quantification un effet objectivant de réification. Les inconvénients sont patents. Alors même que le semi-symbolisme décrit un phénomène sensible, au plus près du sens et de son avènement, le mot qui le nomme introduit une distance calcifiée dans l'objectivation. La question qui se pose est alors celle-ci: si l'on souhaite faire passer le contenu de cette notion dans le marché des concepts, c'est-à-dire permettre son appropriation en dehors du cercle étroit des sémioticiens, faut-il conserver ce nom? Et si oui, comment le faire valoir, le promouvoir et le diffuser?

La définition, ensuite. Le semi-symbolisme est défini comme la corrélation entre des formants homologues sur les deux plans de la sémiosis, le plan de l'expression et le plan du contenu, l'isotopie de ces traits en partage produisant un effet de motivation interne du sens. La pureté cristalline de cette définition en fait un des points culminants du structuralisme sémiotique, de stricte obédience hjelmslévienne. Pourtant, les développements théoriques ultérieurs de la sémiotique n'invitent-ils pas à la réviser, sans pour autant la renier? En effet, le recouvrement des deux plans par un même trait peut conduire, légitimement me semble-t-il, à interroger le semi-symbolisme en termes de tensivité, c'est-à-dire, en deçà des catégories, en termes de modes d'existence (virtualisé / actualisé), de dominante et de mineure, de rection. De plus, l'immanence des phénomènes semi-symboliques est-elle étrangère à l'énonciation et à ses opérations? L'avènement de tels effets peut sans doute être rapporté aux opérations de débrayage et d'embrayage, l'impression sensible qu'ils produisent impliquant un relatif effondrement de cette distinction, et suggérant une sorte de proto-embrayage archaïque que l'événement semi-symbolique viendrait en quelque sorte inscrire dans la chair. Enfin, prolongeant cette dernière remarque, le semi-symbolisme ne doit-il pas être mis en rapport avec la dimension



phénoménologique du sens dans la perception? Il parle au sensible. Il restitue dans le langage une part de l'expérience immédiate, il affaiblit la médiation obligée du stade symbolique, il remonte – pour reprendre les termes de Jean-François Bordron – au stade iconique et indiciel. Il atteste l'immersion du sujet dans le sensible et lui fait en ré-éprouver l'expérience esthétique. Il nous raconte peut-être une fable, celle de l'émergence du figuratif (d'où le titre de ce colloque).

L'opérativité et l'applicabilité, en troisième lieu. Initialement, le semi-symbolisme s'est présenté comme une formulation technique et explicitée de la poéticité. Il s'est trouvé tout naturellement appliqué à l'analyse de tels phénomènes dans l'univers des discours picturaux et poétiques. Il s'est trouvé ainsi intégré, de droit pourrait-on dire, à la théorie esthétique. Mais très vite, bien au-delà de ce domaine premier, le champ d'investigation qu'il ouvrait a conduit à découvrir des effets semi-symboliques dans d'autres champs de discours. Il constitue par excellence un instrument opératoire de grande portée. Ayant acquis une certaine expérience dans l'analyse des discours sociaux de masse, autour des identités de marque, de la publicité, du discours institutionnel ou du discours politique, j'ai été frappé de constater combien la découverte d'effets semi-symboliques dans de tels discours apparaissait comme un critère suprême de leur efficacité et partant, de leur (supposée) qualité. Qu'il s'agisse des relations entre le flacon et le parfum, entre le produit et son emploi, entre le chromatisme et l'imaginaire sollicité, entre le tempo et la stratégie persuasive, les fameuses corrélations de formants entre les deux plans se présentent souvent comme la garantie de la réussite, de la force véridictoire et de la relative pérennité d'un discours. C'est ainsi que, de la simple allitération à l'architecture d'une ville, la puissance du semi-symbolisme peut être à l'œuvre, plus, elle fait œuvre. Mais sa généralisation la menace en tant que concept. De même que la narrativité généralisée, le semi-symbolisme généralisé n'est-il pas voué à perdre toute pertinence analytique, toute efficacité distinctive? N'est-il pas un autre nom de la cohérence?

Dernière question générale enfin, le statut du semi-symbolisme, entre perception et interprétation, entre source et cible, entre genèse d'un côté et visée téléologique de l'autre. En réalité, comme le suggèrent les deux versants de cette question, il convient de la dédoubler. En premier lieu, du côté de la genèse du semi-symbolisme, on peut se demander s'il se trouve dans l'immanence de la structure ou dans la réalité du sujet. Qu'est-ce d'ailleurs que la structure, avec ses relations catégorisées? Elle n'est autre que la formulation d'une expérience enfouie, elle affiche une discontinuité de surface sous laquelle gît, comme un fossile, le continu de l'expérience vive, imperceptiblement évolutive, inscrite dans la longue durée, mais peut-être insaisissable autrement que par la structure qui lui donne forme à un moment donné. On peut se souvenir à ce sujet que le biologiste Lamarck, au début du XIXe siècle, reconnaissant l'impérieuse nécessité des classifications et de la taxinomie des règnes du vivant (Buffon, Linné), soulignait pour soutenir sa thèse du transformisme, première formulation de la théorie de l'évolution, cette vérité d'évidence : la nature n'a pas classé, retenons-nous de tout nommer. Sous les solutions de continuité, il y a la processualité du continu. Ce continu que la sémiotique tensive s'efforce de formuler, de décrire et d'articuler. Sous les phénomènes semi-symboliques catégorisés, il y a la prégnance du cri, les bruits de fond de la corporéité, le babil des enfants et le "gazouillis" de la politique aujourd'hui.

De l'autre côté, à l'autre extrémité du statut du semi-symbolisme, du côté de la visée téléologique de l'interprétation, on peut aussi s'interroger sur sa mouvance. Le semi-symbolisme est-il exclusivement dans les objets ou dans le regard que l'on porte sur eux? Je suis pour ma part frappé par le fait que la quête explicative de l'analyste ou du chercheur se trouve à ce point polarisée par cette tâche aveugle du discours accompli. Le semi-symbolisme se présente souvent comme le secret ultime de l'œuvre, au point d'être même



académiquement codifié. En France, un commentaire de texte réussi à l'agrégation de Lettres se doit, couronnement de l'analyse, de faire apparaître, sans employer naturellement ce terme barbare de semi-symbolisme, l'heureuse fusion de la forme et du fond, de l'intimité de l'auteur et de sa langue réunis autour de mêmes formants. Plus sérieusement, il me semble intéressant d'interroger le statut rhétorique du semi-symbolisme : n'agit-il pas comme preuve dans l'argumentation analytique? Cette quête de la valeur, exprimée comme une découverte, résulte de ceci que le semi-symbolisme ne se donne jamais d'emblée. Il est caché, dissimulé dans les structures secrètes et inconscientes de la création. Et sa découverte agit comme une révélation, le lieu utopique du sens. La question qu'on peut alors se poser est celle de son adéquation effective aux choses mêmes. Je veux dire : la quête du semi-symbolisme est-elle une structure inhérente de la poéticité, révélatrice du tréfonds des identités subjectives, ou à l'inverse un motif culturel conventionnel et normé que notre souci explicatif particulier, peut-être relatif à la tradition herméneutique, nous invite à rechercher comme accomplissement ultime de la création? "Le verbe s'est fait chair" ne serait-il pas l'inscription originaire et ultime du semi-symbolisme? Le semi-symbolisme ne serait-il pas un mythe agissant au sein du langage, résolvant l'insoutenable arbitrarité qui ouvre un abîme entre l'expression et le contenu.

Voilà donc quelques unes des questions qui, me semble-t-il, du nom à sa définition, de l'opérativité analytique aux soubassements qui l'induisent, peuvent se présenter à nous. Bien d'autres questions, naturellement, pourraient être posées, et elles le seront. Mais ce sont celles-là qui me guident dans l'exploration du problème ténu que j'ai annoncé en commençant, celui du "gazouillis", celui du "Twitter".

La signification du mot anglais "tweets", à l'origine de "twitter" est évidemment instructive. L'équivalent français "gazouillis", est défini dans le dictionnaire *Robert* comme "bruit modulé, léger et doux 'tel que celui d'un petit ruisseau sur des cailloux, ou celui des petits oiseaux'" (Furetière)". A noter, dans l'étrangeté de cette définition figurative, l'élément comparatif "tel que..." qui est une citation du lexicologue Furetière, et qui contredit le principe même de l'écriture définitionnelle: elle définit ici le général par le cas. Quoi qu'il en soit de cette énonciation dédoublée, il est plus intéressant encore de noter que cette catachrèse – procédé de nomination fabuleusement créatif dans l'univers numérique – implique une source de discours issue du monde naturel: le murmure du ruisseau, le babil des oiseaux. On y reviendra peut-être.

Parmi les nombreuses possibilités qu'offre l'irruption du numérique pour effacer la distance entre les sources et les cibles de la communication (blog, tchat, vidéo en ligne, etc.), le Twitter se présente comme un outil de réseau social particulier: il permet à l'utilisateur de signaler à ses multiples destinataires "ce qu'il est en train de faire", "de manière brève et spontanée", nous dit Wikipedia. Selon ses partisans, le Twitter est un espace expérimental pour de nouvelles formes de communication, qu'on pourrait interpréter en sémiotique comme propositions de forme de vie ; selon ses détracteurs, c'est un instrument qui dévoie la communication, par son impératif de superficialité, par son caractère d'irruption intempestive et par la propension à l'addiction qu'il entraîne. La logique même de Twitter ouvre la porte à la récursivité désémantisante: si on décrit effectivement ce qu'on est en train de faire, alors chacun devra écrire qu'il est en train d'écrire sur Twitter et ainsi de suite, "j'écris que j'écris que j'écris..." (François Cointe).

Dans le contexte de la communication politique, Twitter autorise entre le politique et le citoyen un lien direct, dans la présence de l'instant. Il permet à l'acteur politique d'ignorer enfin les médias parce qu'il offre précisément la possibilité d'une "désintermédiation" de cette communication. La base du Twitter, ou "micro-blogging", est donc de diffuser à tout son réseau l'action sur le vif, dans le format minimal d'un SMS (140 caractères). Exemple: "Je pars à Strasbourg en session. Au menu, le gros malin (de Sarkozy) qui se vante d'avoir



rendu inoffensives les grèves dans son pays” Plus tard, sur place: Je “ne saisis pas pourquoi le Parlement européen est ceinturé par les CRS avant la venue de Sarkozy. Croyais les grèves dorénavant inoffensives...” (Twitter de Benoît Hamon, eurodéputé à la gauche du PS)³. Le succès de cette forme nouvelle de communication politique est tel aux Etats-Unis que Twitter a hébergé un débat entre Mc Cain et Obama sur les nouvelles technologies, une confrontation en 140 caractères!

Dominique Wolton, Directeur de l’Institut des Sciences de la communication du CNRS, commente, relativise et critique l’excitation que provoque l’irruption de cet engouement pour les réseaux communautaires : rêve d’une “information en temps réel, au prétexte qu’elle allait permettre de mieux comprendre le monde”, “Idéal de vérité instantanée du direct” qui pourtant “ne vaut pas grand-chose sans son contexte, sans mises en perspective, sans connaissances”, et en définitive, “illusion” trompeuse “de la transparence”⁴. Propositions moralisantes? Peut-être, car du côté de l’énonciateur politique, le bénéfice attendu est de pouvoir s’affranchir des médias pour communiquer et d’échapper à la “tyrannie des journalistes”; et du côté du citoyen, il est d’éprouver une proximité immédiate et personnalisée avec son héros, “les yeux dans les yeux”⁵.

La question qui se pose à nous ici, indépendamment de la signification éthique, est évidemment de savoir en quoi ce type de phénomène relève du semi-symbolisme. Quels formants sont impliqués dans la corrélation et l’homologie entre plans de l’expression et du contenu? Un premier élément de réponse se situe dans l’atteinte portée aux médiations symboliques de base. Non pas celles des médias, mais celles que commandent la figurativité sur les dimensions du temps, de l’espace et de l’acteur: c’est la “désintermédiation” qui mobilise simultanément l’expression et le contenu. Le twitter tend ainsi à faire fusionner l’immédiateté de l’instant avec le futur projeté, l’ici avec l’ailleurs (cf. le fameux “T’es où?”), l’individuel avec le collectif dans l’incorporation démultipliée de ce dernier à l’intérieur de chaque individu récepteur (c’est le triomphe du chacun sur le tous, de l’appartenance par le lien électif et non par l’immersion dans l’omnis, voire dans le totus). En d’autres termes, les catégories disjonctives sur ces différentes dimensions du plan de l’expérience sont de manière homologue transférées sur le plan du contenu des messages où elles sont, utopiquement, transformées en catégories conjonctives.

Mais surtout Twitter vise la fusion de la communication avec l’action. Le récepteur est en lien “direct” avec l’action, devient du même coup partenaire et co-acteur. C’est d’ailleurs sur l’exploitation de cette communauté virtuelle, sur la mobilisation de son réseau exponentiel de Netmilitants que Barack Obama aurait construit sa “force de frappe” financière et électorale. Mais quel est le statut de ces agents? Sont-ils de simples “transmetteurs d’ordre”? Il faut admettre, me semble-t-il, que leur mobilisation actorielle repose sur une structure actantielle complexe, un dispositif d’instances où se combinent les valeurs de l’expression et du contenu. Nous revoilà au cœur du semi-symbolisme. Mais son approche ici suppose que l’on dépasse le système des corrélations formelles reconnues au seul plan de l’immanence de l’énoncé lui-même, pour les envisager au niveau de l’énonciation, au niveau de la scène situationnelle (cf. la sémiotique des pratiques).

Il me paraît indispensable de solliciter ici une sémiotique des instances. Prolongeant les propositions théoriques de Jean-Claude Coquet à ce sujet, mais m’en détachant, j’ai été amené depuis quelques années à envisager le phénomène de la pluralisation des instances dans l’énonciation. J’entends par là, au delà de la polyphonie au sens d’O. Ducrot, la reconnaissance d’une multiplication d’instances simultanées et éventuellement concurrentes

³ Cité par *Libération*, *op.cit.*, p. 2.

⁴ *Ibid.* “Trop d’interactivité risque d’accroître l’agitation politique”, p. 4-5.

⁵ *Ibid.*, Marie Maurisse, “Toujours plus de com au pouvoir”, p. 2.



dans l'acte d'énonciation, fourmillant sous l'unité d'un sujet apparemment unique: en ce moment, je parle, mais je me dis bien d'autres choses en mon for intérieur, et vous de même, et ce qui se dit là-bas demande peut-être à être formulé ici. En tout cas, c'est bien ce qui surgit dans le lapsus, dont les professionnels de la parole publique, masques d'unité locutoire, peuvent être à leur insu les supports. Je pense notamment à Lionel Jospin, victime jusqu'à sa carrière d'homme d'Etat, de ces irruptions d'instances hors de son contrôle : instance refoulée qui surgit dans les lapsus, instance passionnelle de la colère, instance éthique de la responsabilité, etc. Car j'entends ici l'instance au sens littéral, avec ses composantes intensives d'immédiateté et de proximité, cette "sollicitation pressante" qui demande à être entendue, avec insistance. J'ai étudié les instances dans cette perspective, en tentant de valider le concept, dans les analyses sémiotiques de configurations rhétoriques, où elles me paraissent pouvoir constituer un puissant facteur d'homogénéisation de phénomènes par ailleurs disparates: analyse de l'enthymème, avec la place vacante à occuper par l'énonciataire; analyse de l'ironie, avec le jeu de virtualisation et d'actualisation des instances de responsabilité du sens; analyse de la prosopopée, où la parole donnée aux choses et aux abstractions démultiplie les points de vue possibles de – et sur – la scène énonciative.

Dans le cas du Twitter en contexte politique, c'est à travers les figures pluralisées de l'énonciation ainsi comprise qu'on peut apercevoir le plus clairement la manière dont se manifeste la dimension semi-symbolique. A la question: quels sont les formants impliqués dans la corrélation homologue de l'expression et du contenu? Je répondrais volontiers, les instances. Elles ont deux faces: du côté de l'expression, elles s'enracinent dans la corporéité singulière, dans l'isolement spatial, dans la distance temporelle; du côté du contenu, elles s'enracinent dans la mise en attente des compétences cognitives et des dispositions passionnelles (jugement, émotion, engagement). Et voici que par le Twitter les forces disjonctives caractéristiques des deux plans se trouvent sur le chemin de la conjonction, ou même, pour reprendre la proposition de Landowski, de l'union : le temps et la distance s'abolissent dans un lien personnalisé et immédiat, la communication réussie se fait action partagée, l'instance réceptrice isolée est devenue co-acteur du devenir collectif. La pluralisation éclatée de l'un s'est transformée, par une sorte d'infra-mimesis, en une unité participative. Au regard de la poétique aristotélicienne, cette infra-mimesis se situe loin de la mimesis de l'épos (quand un narrateur prend seul en charge le récit de l'histoire), mais également loin de celle du drama (quand les acteurs sur scène prennent en charge sous nos yeux le récit de l'histoire); elle introduit une configuration nouvelle, celle d'une participation effective et sensible à l'histoire par la mobilisation et la fusion des instances disjointes. C'est ainsi que l'on peut comprendre, me semble-t-il, le Twitter politique comme une manifestation d'une utopie de la communication liée à l'efficacité semi-symbolique.

Les corps contre corps, temps contre temps, lieu contre lieu, humeur contre humeur, tous ces horizons figuratifs et passionnels entrevus dans le message gazouillé mettent en déséquilibre la classique partition énonciative entre le débrayage fondateur du "il" et l'embrayage qui fait revenir, en second lieu, le "je" sur fond de "il". L'utopie consisterait à faire que l'embrayage soit premier et en lui-même fondateur du lien: à l'instar du rire partagé ou du cri qui s'échappe du corps, renforçant l'union par contagion (Landowski toujours), cette variété de semi-symbolisme énonciatif mettrait ainsi à nu les mécanismes qui, mobilisant les formes premières du sensible, réactiveraient une sorte de "proto-embrayage"⁶.

⁶ Cf. D. Bertrand, "Emotion et temporalité de l'instant. L.-F. Céline, *Mort à crédit*", in D. Bertrand, J. Fontanille, eds., *Régimes sémiotiques de la temporalité. La flèche brisée du temps*, Paris, PUF, "Formes sémiotiques", 2006.



Pour conclure

J'ai voulu interroger la définition, l'extension, l'applicabilité, la puissance heuristique (excessive peut-être), en tout cas l'étonnante efficacité du semi-symbolisme pour expliquer l'efficace axiologique (esthétique, éthique, politique, plus largement communicative) des discours. J'ai été ainsi conduit à expliciter son rapport avec la dimension sensible du sens – exprimée sur son avant-scène, et même dilatée, par la figurativité. Plus précisément, cette dimension que la sémiotique appréhende traditionnellement dans la figurativité des discours – figurations d'espace, figurations de temps, figurations d'acteurs symboliquement codifiées par l'allégorisme, le réalisme, le surréalisme, etc. – n'est là que pour indiquer ce qui se situe en amont, dans l'expérience sensible et immédiate du sens à laquelle les textes et les images, par leur médiation, donnent forme et dé-forme.

Il s'est agi à mes yeux de déployer le semi-symbolisme à partir de sa définition initiale, formelle et structurale – la corrélation entre des formants homologues sur les deux plans de l'expression et du contenu. Ce déploiement ne concernait pas seulement les types d'objets signifiants sur lesquels on reconnaît de tels effets – objets esthétiques, mais pas seulement loin de là –, ni le statut du semi-symbolisme qui apparaît comme un opérateur de jugement et d'évaluation, véridictoire par exemple, mais, d'un point de vue plus théorique, le transfert d'un phénomène identifié comme strictement structural dans sa première et indépassable définition, à un autre niveau d'analyse, celui des instances en jeu dans l'énonciation, aussi bien sensorielle que langagière. C'est pourquoi le semi-symbolisme peut – ou doit – être envisagé comme la lecture d'un fait de perception avant d'être un fait d'interprétation. Les corrélations qui s'établissent à travers lui seraient à appréhender comme événement sensible en même temps que phénomène de structure. Les modalités de l'efficace qu'il promeut, ainsi que l'axiologisation qui s'ensuit, affectent les sujets en acte et non seulement l'immanence des formes qui les font surgir. C'est bien à cette condition que l'on peut reconnaître l'efficacité politique du Netmilitantisme, illustrée entre autres par l'usage du "Twitter", et considérer que cet usage introduit, dans la communication politique, une dimension semi-symbolique nouvelle. Mais tout cela n'est peut-être, en vertu d'un motif culturel prégnant, que la trace interprétative d'un pli herméneutique.

pubblicato in rete il 15 novembre 2008